

[CHOSSES LUES]

MARION BOTTOLIER ET CAMILLE DUQUESNE : *UNE LECTURE DES POÈMES DE NOUR ELASSY*

A. GENESE

En mars 2025, nous découvrons, grâce à leur publication par AOC média, les poèmes de Nour Elassy, traduits de l'anglais par Karim Kattan ¹.

Nour Elassy est journaliste, écrivaine et poétesse. Âgée de 22 ans, elle a étudié la littérature anglaise et française. Elle est née en 2002 dans la ville de Gaza et a grandi dans le quartier d'Al-Tofah, dans le nord-est du territoire. Pendant plus de quinze mois, Nour Elassy a été déplacée avec sa famille à Deir el-Balah, dans la partie centrale de la bande de Gaza. Revenue en février 2025 dans le nord de Gaza, elle a été de nouveau déplacée avec sa famille début avril.

L'écriture, dit-elle, la sauve. Peu après le 7 octobre 2023, elle a commencé à écrire des poèmes qu'elle a rendus publics, notamment sur le réseau social Instagram.

À la lecture, ces poèmes nous ont frappés par l'espérance dont ils témoignent malgré les situations terribles qu'ils décrivent. Nous avons eu l'intuition qu'**une écriture s'inventait là**, qui trouvait son propre chemin pour dire la situation vécue à Gaza, sa violence, et que ces poèmes avaient une portée au-delà de cette prise temporelle. Nous avons eu alors envie de les partager, et d'organiser une lecture qui les fasse entendre dans leur oralité.

En effet, vis à vis de la guerre et du génocide en cours à Gaza par l'État d'Israël, nous recherchions souterrainement ce que nous pouvions faire ici, qui soit dans une certaine justesse. Face à l'impossibilité d'agir directement, quelles sont nos possibilités d'action ? Comment ne pas s'illusionner sur la portée de ce que nous pouvons faire sans pour autant tomber dans l'impuissance assumée ? Être lucide sur nos insuffisances sans s'y complaire ?

Il nous semblait que cette lecture pouvait répondre à **une double impossibilité dans la parole**. Lors de réunions, entre amis par exemple, nous sentions une impossibilité de ne pas parler de ce qui se passe là-bas, car ne pas en parler pourrait équivaloir à un déni, une mise sous silence, et en même temps nous étions confrontés à l'incapacité d'en dire quelque chose qui aille au-delà de la désolation, de la colère, de la honte face à la complicité de nos États. La poésie de Nour venait en quelque sorte répondre à cette béance, à cette parole impossible.

Le groupe du Studio des Actrices que nous sommes, qui est initialement un groupe de recherche sur la souveraineté des actrices et des acteurs, a donc pris la décision d'organiser une lecture publique, dans une librairie, de ces poèmes.

La librairie *Volontaires*, située dans le 15^{ème} arrondissement, a répondu favorablement pour nous accueillir. Nous avons alors tenté de joindre Nour, via différents réseaux sociaux, pour lui expliquer notre projet de lecture, lui demander son aval et si elle voulait s'impliquer d'une façon ou d'une autre dans cet événement. Compte tenu du peu de connexion possible à Gaza et de l'activité de Nour, il nous a fallu plusieurs jours pour entrer en contact avec elle et obtenir son autorisation.

C'est donc au dernier moment, deux jours avant la date présumée, que nous avons pu lancer notre invitation, qui était la suivante :

¹ Karim Kattan est écrivain et palestinien, docteur en littérature comparée. Il écrit en anglais et en français. Il est né à Jérusalem en 1989, normalien et docteur en littérature comparée de l'Université Paris-Nanterre. Il est issu de « l'une des plus anciennes familles chrétiennes de Bethléem ». Son premier roman, *Le Palais des deux collines* est paru aux Éditions Elyzad en 2021. Ce roman est lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie 2021. Ses textes en français sont parus dans diverses publications, dont *Le Monde*, *Libération*, *Mediapart*, *AOC*, dans de nombreuses revues littéraires ou poétiques ainsi que dans plusieurs ouvrages collectifs et espaces d'arts.

Le **Studio Des Actrices** vous invite

vendredi **20/06 à 19h** à la librairie **Volontaires** (Paris 15°)

à une lecture des poèmes de **Nour Elassy**.

En découvrant les poèmes de cette poète gazaouie dans la revue AOC, touchées par leur force, la puissance affirmative qu'ils transmettent, l'espérance dont ils témoignent malgré les situations terribles qu'ils décrivent, les actrices du Studio des actrices ont eu envie de les faire entendre.

Parce que nous regardons ce qui se passe à Gaza avec beaucoup d'effroi, que nous sommes en pensée avec les habitants en exode, tous les jours, et en colère face à la complicité de nos États. Cette lecture est une façon de nous lier, de nous mettre dans les mots de cette jeune femme pour rendre hommage à son courage et tisser un fil de solidarité, mince mais réel et solide, entre Gaza et Paris.

Nous espérons votre présence ! À vendredi.

Camille, Marion, Agathe, Émilie, Maxime

B. LA LECTURE

Le 20 juin, nous nous sommes retrouvés, les cinq actrices : Agathe, Maxime, Émilie, Marion et Camille, Émile le libraire et une quinzaine d'auditeurs, à la Librairie *Volontaires*.

Lors de notre préparation de la lecture, nous avons décidé de lire l'intégralité des poèmes publiés par AOC, et d'entrecroiser leur lecture par des extraits des Chroniques que Nour a publié sur le site de Médiapart.

Ses chroniques, dont l'écriture est elle aussi très travaillée, font entendre, à travers la sensibilité de Nour, ce qui se vit quotidiennement dans la bande de Gaza, et livre une sorte de témoignage journalistique accompagné des réactions à vif de la jeune femme. C'est à travers son regard, les situations qu'elle découvre, les rencontres qu'elle fait, à travers ses réactions sensibles et singulières, que nous accédons à la situation terrible des Gazaouis, et qu'apparaît ce qu'elle appelle "*la stratégie diabolique d'expulsion forcée*" menée par Israël : "*rendre la situation à Gaza invivable pour que les Palestiniens partent et ne reviennent jamais.*"

Ces chroniques sont aussi des appels, des cris lancés **afin que le monde regarde réellement vers Gaza** :

« Je n'écris pas ces lignes en tant que journaliste. Je les écris en tant que fille qui ne peut plus promettre la sécurité à ses parents. En tant que sœur qui entend des explosions et se demande si le prochain nom appelé sera le nôtre. En tant qu'étudiante dont l'éducation a été réduite en cendres. En tant que jeune femme à qui l'on dit qu'elle mérite la liberté, mais dont la vie est enfermée dans une prison. Et surtout, en tant qu'être humain criant dans le vide, suppliant quelqu'un - n'importe qui - de regarder cette vérité et de ne pas détourner le regard. » (Chronique du 31 mai 2025).

Mais plus encore **pour que le monde**, qui voit ce qui se passe à Gaza, **exige la vérité et la justice** :

« Alors, lorsque nous disparaissions de votre agenda, demandez-vous : que cache Israël cette fois-ci ? Et puis, au lieu de passer à autre chose, parlez plus fort. Faites du bruit. exigez un signal. Exigez la vérité. Exigez la justice. Nous ne sommes pas des fantômes. Nous ne sommes pas des ruines. Nous ne sommes pas des garanties. Nous sommes vivants. nous vous le disons. Nous saignons. Et vous nous observez. »

Les poèmes, eux, sont issus de la même "matière du réel" : leur mise en forme poétique, littérale, sans métaphore, donne accès par un autre biais au réel évoqué, mais aussi à la filiation, à l'amour d'une terre, au rapport avec ces éléments : les arbres - citronnier, olivier - la falaise, le petrichor. C'est le paysage intérieur de Gaza pour Nour qui apparaît, ses fidélités, ses amitiés avec ce qui compose cet endroit.

Comment la même langue peut dire à la fois l'amour d'une terre et l'horreur de ce qui arrive aux personnes qui lui sont intimement liées ?

Nous avons proposé un montage différent de l'ordre de parution des poèmes dans la revue.

1

Une première partie composée de cinq poèmes portait une espérance, celle d'accrocher l'acte d'écrire à une forme d'accès à la beauté.

Ainsi *Acte de naissance* réagit à la mort d'un enfant et à la confiance ébranlée en l'acte d'écrire :

*« J'essaie de manipuler les mots
Pour faire jaillir la beauté de la poésie
Je ne sais plus si j'en suis encore capable. »* (extrait)

Le second, *Citronnier*, s'arrime au désir de rentrer et au souvenir de ce qui lui est cher :

*« Laisse tes racines profondes, accroche-toi à l'olivier.
Citronnier, dis-lui
Que je rentre, pour me réchauffer à ta lumière,
Je rentre, pour sentir à nouveau le soleil sur mon visage. »* (extrait)

Mon amour dit la proximité malgré la séparation :

« Mon regard peut encore te toucher » (extrait)

Viens ensuite *Sidération* comme une menace face au vide de la pensée :

*« Ma mère dit que j'ai l'air triste
Mais je ne le suis pas
Je suis sidérée »* (extrait)

Dans *Deux endroits à la fois*, la mémoire devient refuge :

*« Ma seule consolation
C'est d'être là-bas. »* (extrait)

Nous avons choisi une chronique du 19 mai 2025 pour conclure cette première partie dans laquelle on lit sa foi en l'humanité.

*« [...] même face à la faim, aux déplacements et à la mort, nous nous accrochons encore à notre
humanité.
Nous croyons toujours que nos histoires méritent d'être entendues. »*

2

Les cinq poèmes suivants, *Gaza*, *À moi*, *Humain*, *Toi* et *Mère de toutes les mères*, sont un autoportrait où Gaza devient le blason de Nour :

*« Je veux que tu me donnes toutes tes blessures,
Ton deuil et tes décombres
Et je te donnerai en retour
mon amour.
Mes yeux ne sauraient voir la moindre couleur,
tant que je ne peux voir les sourires radieux de tes enfants.
Car l'odeur de ton petrichor,
c'est là mon paradis terrestre.
Par toi, je m'épanouis par toi,
je deviens
moi
même. »* (*Toi*, extrait)

La chronique suivante date du 31 mai 2025. Elle lie la situation de Gaza à notre responsabilité commune, à l'idée même de justice :

« Si les droits humains, le droit, la morale ont encore un sens, Gaza est l'endroit où ces valeurs doivent subsister ou mourir. Car si le monde peut nous regarder disparaître et ne rien faire, alors rien de ce qu'il prétend défendre n'est réel.

Nous ne mourons pas en silence. Nous documentons notre propre destruction.

Souvenez-vous de ceci : si Gaza tombe, elle ne tombera pas dans l'obscurité – elle tombera sous les projecteurs, tandis que le monde défile, sachant et choisissant d'oublier. »

3

Dans **la troisième partie**, l'irréductible résignation à quitter Gaza creuse son chemin douloureux ² :

*« Je m'accroche toujours à toi,
Mes ongles saignent.
Ils me supplient de te laisser partir,
Je ne pense pas que j'y arriverai un jour. » (Un jour, extrait)*

*« Je veux m'élever,
au-delà de vos regards.
Pardonnez-moi.
Mais avec toute cette cruauté,
il ne me reste plus rien ici. » (Âme blanche, extrait)*

*« C'est avec espoir que je fais appel à vous :
M'entendez-vous ?
Là-bas, de l'autre côté de
l'océan des martyrs,
Là où il n'y a plus de douleur,
Seulement lumière et paix,
Vos âmes resplendissent,
et éclairent nos ténèbres.
Attendez-moi, j'arrive. » (Lumière, extrait)*

*« Faites que ce soit nous,
Que nous ayons l'honneur
D'être ici, martyrisés près de la mer. » (Faites que ce soit nous, extrait)*

4

Enfin, la Chronique du 18 juin (deux jours avant notre lecture) est écrite après le début du bombardement en Iran par Israël et la plongée dans l'obscurité de Gaza privée d'électricité et d'accès à internet. Elle s'adresse à chacun de nous, à défaut d'une réponse collective :

« Israël sait exactement ce qu'il fait. Le monde aussi. Mais vous, peut-être pas. Et c'est pourquoi j'écris cela maintenant. Après la panne de courant. Après le silence. »

² en écho à certaines des chroniques, notamment :

« Je n'aurais jamais pensé dire cela un jour, et cela me fait mal de l'admettre, mais je pense sérieusement à quitter Gaza. Le simple fait d'écrire ces mots me remplit d'une honte que je ne peux même pas expliquer. J'ai été élevée dans l'idée que Gaza n'est pas seulement un lieu, c'est mon âme, mon histoire, mon identité. Je n'ai vu ici que des épreuves enveloppées de sainteté, la guerre enveloppée de chaleur, la destruction entourée d'un sentiment inébranlable d'appartenance. Et pourtant, après tout ce que nous avons enduré, après les nuits interminables de bombardements, la faim, les déplacements, les corps ensevelis sous les décombres, je laisse maintenant grandir dans mon esprit la pensée suivante : et si je partais ? Et ce n'est pas seulement moi. Beaucoup d'entre nous, jeunes et brillants, autrefois enracinés profondément dans cette terre, pensent aujourd'hui à l'impensable. »

5

Nous avons choisi *Guérison* pour conclure cette lecture à cinq voix et ouvrir la discussion :

*« Quand je partirai
Je ne serai pas un corps froid.
La chaleur de ce pays
Me gardera vivante pour toujours.
Alors, haute falaise qui surplombe la mer :
Tu te trompes.
J'ai tout un monde en moi pour m'aider à guérir.
Merci de m'avoir tenu compagnie. »*

●

Pour les actrices/lectrices, il s'agissait tout au long de la lecture d'établir un rapport le plus juste possible à la manifestation de leurs ressentis. Dire ces poèmes et ces chroniques, dans le contexte de la guerre encore en cours, en ayant en pensée la personne de Nour, était forcément très émouvant pour chacune. Il s'agissait alors d'accepter cette émotion, tout en faisant effort pour la contenir, la laisser affleurer sans s'y engouffrer afin qu'elle ne fasse pas écran au chemin du poème de la voix vers l'oreille des auditeurs. La parole circulait entre nous cinq, de poèmes en poèmes, avec certains lus à plusieurs voix. Par ces passages, nous souhaitions donner à entendre des rapports subjectifs différents aux poèmes lus (nous avons élu individuellement les poèmes que nous aimerions lire), tout en créant une harmonie entre nos différentes voix, une cohésion donnée par la langue de Nour et aussi par notre travail collectif de longue date.

● ●

La petite assemblée d'une quinzaine d'auditeurs informée l'avant-veille confirme que notre inquiétude pour les habitants de Gaza et notre désir de les soutenir est partagé par nombre de personnes, qui comme nous ressentent le besoin de se réunir. Plusieurs d'entre elles ont témoigné avoir été très touchées, et que la lecture les a laissées "sans voix", quand d'autres répondaient que c'était plutôt un appel à ne pas se laisser aller à la sidération.

Certaines personnes étant arrivées en retard, nous avons lu une deuxième fois les premiers poèmes, les auditeurs déjà présents souhaitant aussi les réentendre. A la fin de la soirée, beaucoup nous ont encouragé à refaire cette lecture dans d'autres lieux.

Citons quelques exemples de retours, au plus près des mots employés par chacun :

- *« On trouve une élégance dans chacun des poèmes, et une façon très particulière de nommer l'horreur, comme dans le poème Humain ³. »*
- *« C'est une poète, c'est sûr, cela s'entend, elle ne cède pas sur la poésie. »*
- *« Il y a la valeur humaine de ces poèmes en ce moment, dans le contexte actuel, mais aussi une valeur poétique très grande, une langue apparaît. »*
- *« Le mélange de poèmes et des chroniques impose de ne pas détourner le regard, comme Nour le demande. »*

³ *« Sol humide, rouge cramoisi
Poussière grise, corps entassés,
Tu ne saurais reconnaître aucun de ces corps
Rouge cramoisi,
Sous la pleine lune d'août.
Tu ne saurais reconnaître aucun de ces corps
Même si c'était ta mère,*

*Ta fille, ton mari.
Les yeux grands ouverts,
Tu fixes le ciel nocturne.
Si seulement tu pouvais trouver des yeux,
Ou même un œil.
Il n'y a pas de super-héros ici
Seulement des humains. »*

- « Dans notre impuissance actuelle face à ce qui se passe à Gaza, c'est important de pouvoir se retrouver collectivement autour de cette lecture. »

Et plus tard, un retour écrit :

« Votre polyphonie de voix différentes permettait d'ajouter à l'adresse poétique directe de Nour qui rend dans un premier temps le spectateur sans voix, le souffle coupé, une chaleur chorale, figurant celle de l'humanité, enveloppant et incluant le public dans une situation subjective difficile plutôt que d'y rester l'âme au pied devant le spectacle extérieur d'une désolation. Votre travail de groupe créait un effet d'intériorité sur le spectateur. »

C. AUJOURD'HUI

En juillet, Nour a quitté Gaza pour Paris, certainement parmi les dernières personnes qui ont eu cette possibilité, car dès le 1^{er} août une polémique autour de la publication d'une étudiante gazaouie réfugiée en France a servi de prétexte pour geler toute les évacuations, fermant ainsi la porte à de nombreuses personnes qui espéraient leur départ : malades ayant besoin de soins, chercheurs, artistes bénéficiant du programme *Pause*, etc.

Dans deux chroniques, du 21 juillet et du 3 septembre 2025, Nour raconte ce départ vers la France, évacuée avec d'autres étudiant.es, et son arrivée à Paris.

Elle y fait état de sa rage, sans nul doute que sa colère et son sentiment d'injustice ne trouvent un chemin vers une révolte politique :

« J'ai l'impression d'avoir laissé mon âme sous les décombres. Et maintenant, j'ai peur que quelqu'un marche dessus. » (Quitter Gaza pour la venger, témoignage d'une femme évacuée avec Nour)

Partie sans rien, ni même son carnet de poésie pour apprendre à parler dans « la gueule du loup » aurait dit Kateb Yacine (poète communiste algérien), Nour est maintenant à Paris pour suivre des études de sciences politiques.

Elle décrit la découverte de son pays depuis la vue aérienne : la destruction de Gaza, les camions humanitaires qui attendent et la beauté de la Palestine qu'elle ne connaissait pas puisqu'elle n'était jamais sortie de Gaza :

« Je n'ai pas quitté Gaza pour l'oublier. Je l'ai quittée pour la venger avec la langue, avec la politique, avec une mémoire plus vive que les balles. [...] Vous, dans vos ambassades, vos salles de rédaction et vos studios de télévision, vous entendrez parler de moi. Je ne serai pas votre histoire à succès, je serai votre miroir. Et vous n'aimerez pas ce que vous y verrez.

J'ai quitté Gaza sans rien. Pas de sac. Pas de livres. Pas de cadeau d'adieu. Seulement de la rage. »

Depuis son arrivée, le sentiment d'injustice s'est accru face aux deux poids deux mesures qu'elle ressent en France entre les témoignages de solidarité sans encombre envers les victimes de la guerre en Ukraine et la suspicion envers les manifestations en soutien au peuple palestinien. Elle dénonce l'hypocrisie d'une diplomatie française arrogante qui continue de vendre des armes aux génocidaires.

Parce que, comme beaucoup d'autres, nous ressentons de la colère à être les témoins impuissants du génocide du peuple palestinien par l'État israélien, parce que la solution à deux États ne trouve pas de chemin politique, parce que nous soutenons le droit du peuple palestinien à se libérer du joug colonial imposé par l'État d'Israël, que nous croyons en une orientation politique d'égalité réelle entre tous les habitants de Palestine et d'Israël, parce qu'à Gaza, une jeune poète a su trouver la force d'écrire face à l'horreur avec des mots qui nous convoquent et nous lient à sa détresse et à son combat, parce que nous ressentons l'urgence de se réunir afin que l'humanité en chacun ne soit pas défaite et parce qu'enfin nous sommes convaincues, en tant qu'actrices, qu'**adresser ses poèmes** nous obligent à sortir de la sidération, nous désirons **faire entendre la voix de Nour Elassy**.